

Crédit-Photo :
L'illustration de couverture
est l'œuvre de Renato Araujo-Sarieddine

Denis Duclos

Treize clefs
pour continuer l'Humain
et sa planète

(Présentation
de la série
« Demain : un retour à l'Humain ? »
Une œuvre anthropologique
de Denis Duclos)

Editions du Translatador
translatador@translatador.com
2019

Les treize ouvrages présentés¹

Volumes 1 et 2 : explorations temporelles et spatiales du cycle Unité/Pluralité dans l'histoire humaine

1. Culture Humaine et Société-Monde

(Brève histoire de l'alternance entre passions du Tout et du Chacun) ISBN 1099044235. (Mai 2019) **20 Euros.**

2. La pluralité comme solution à la mondialité

(Pour une géo-anthropologie des conversations orchestrales planétaires) ISBN 1099103169. (Mai 2019) .
20 Euros.

¹ Tous les ouvrages cités peuvent être demandés par votre libraire -ou vous-même- au prix ttc indiqué sur Amazon. Il est aussi possible de les obtenir *directement* au même prix auprès de l'auteur, Denis Duclos, à l'adresse mail suivante : duclos.denis@wanadoo.fr Nous accuserons immédiatement réception de la commande auprès de l'adresse mail du demandeur.

Vous pourrez alors nous confirmer votre achat par voie postale auprès de Denis Duclos, 13 rue haute, 21150 Seigny, France sans oublier l'adresse de livraison, et en accompagnant votre lettre d'un chèque du montant ci-dessus, augmenté des frais de transport. Le livre concerné sera livré dans les meilleurs délais (deux ou trois jours en Europe).

-A noter : le présent opuscule peut également être commandé par le même moyen, au prix ttc de 14 euros, et pour des frais de port de 5 euros.

-Pour des commandes multiples, une réduction sera proposée pour les frais d'envoi, correspondant à l'offre du transporteur.

Volumes 3, 4 et 5 : Fondations théoriques de la subjectivité humaine dépendante de l'acte de parole.

3. *Qu'est-ce que le Sujet Humain ?* (Nous sommes tous assujettis à la liberté) ISBN 1099295742. (Mai 2019)

24 Euros.

4. *Histoire de la parole* (de la métaphore au paradoxe). ISBN 1519762267 (Décembre 2015).

24 Euros.

5. *L'avenir des Humains est-il prédictible ?* (Pourquoi la pluralisation de la mondialité est inéluctable.) 1099829267 (Mai 2019)

24 Euros.

Volumes 6 et 7 : De la destinée inévitable des conversations aux accidents systémiques regrettables.

6. *La culture humaine comme catastrophe anthropologique.* (Critique radicale du sens commun... Esquisse d'une auto-guérison de la parole.) ISBN 1729302181 (Octobre 2018)

24 Euros.

7. *La haine de tous les humains envers tous les humains.* (Enquête sur une énigme.) ISBN 109223019X (Avril 2019)

24 Euros

Volumes 8 et 9 : du projet humaniste à sa réalisation totalisante.

8. *Ceci n'est pas l'humanité* (une politique de l'espèce)

est-elle possible ?) ISBN 1523215062 (Janvier 2016)
25 Euros.

9. *La réalisation* (délire du « Tous », dictature planétaire et libération.) ISBN 1532833164 (Avril 2016)
28 Euros

Volumes 10 à 13 : Esquisses de destinées collectives alternatives en appui sur la mondialité : vers la pluralité.

10. *La rencontre* (comment le sujet humain et le collectif peuvent se tolérer pour épargner Gaïa). ISBN 153981808X (Décembre 2016)
28 Euros.

11. *Après l'Amérique, l'Amivédique* (la réciprocité au-delà du Tout Politique). 1537356860 (Août 2016)
24 Euros.

12. *Demain, la planète Pluralité.* ISBN 1794617671 (Janvier 2019)
28 Euros.

13. *Sur la trace de « vrais » progrès humains.* (Une recherche post-darwinienne en culture de la parole.) ISBN 1792726740 (Décembre 2018)
23 Euros.

1. Le sens de l'œuvre

A l'heure où se répand un gigantesque fatras de publications sur la « catastrophe » écologique en cours (souvent commis par des auteurs demeurés plutôt indifférents au problème pendant des années), il me semble juste de présenter ce travail d'une décennie (préparé par un quart de siècle en tant que directeur de recherche au CNRS). Cet effort tente, en effet, d'articuler les dimensions multiples qui, séparément, rendent ordinairement paradoxales ou caduques les critiques et les solutions proposées dans l'urgence ou l'exaltation.

Par exemple, parsemer les paysages d'éoliennes flashantes de 250 m de hauteur pour contribuer à la « décarbonisation », n'est-ce pas en même temps détruire des éléments essentiels de la « joie de vivre » (lignes paysagères, nuits étoilées, silence, présence d'oiseaux, etc.), favoriser *encore* l'industrie lourde en empêchant le développement du petit éolien, gruger les participants à la mise de fond pour un rendement très aléatoire et finalement faible, et renforcer le « maillage » international des réseaux électriques au détriment du « local » (où les maisons ne vaudront plus rien, et la solidarité politique sera détériorée au profit de quelques propriétaires terriens et de leurs affidés municipaux) ?

Laisser rêver des « géo-ingénieurs » projetant d'enfouir des millions de tonnes de carbone sous terre, ou d'ensemencer les nuages de particules censées atténuer l'effet de serre, n'est-ce pas *toujours* favoriser

la folie industrielle et capitaliste dont les menées ont précisément conduit à l'état actuel ?

Allons plus loin : une *écocratie* mondialiste ordonnant nos comportements alimentaires, vestimentaires, nos déplacements, nos chauffages, etc, ne risquerait-elle pas aussi à terme, en suivant les conseils de savants aréopages, d'aboutir à une gestion concentrationnaire de la population humaine accusée de tous les maux ? Pourquoi n'en viendrait-elle pas aussi, du même élan moralisateur, à régenter nos ébats amoureux pour en surveiller la fécondité, à décider à notre place de notre « bien », ce dernier pouvant finalement être synonyme « d'évacuation »² d'un excédent de personnes considérées inutiles (puisque, de toutes manières, une décroissance dûment technologisée détruirait une grande quantité d'emplois de qualité³) ?

Certes, nous y allons un peu fort⁴. C'est que l'expérience historique peut conduire à une certaine prudence quant il s'agit de la confiance à accorder à nos élites. Il vaut peut-être mieux, plutôt que de nous

²Au sens nazi.

³ Cette destruction étant désormais reconnue par les économistes les mieux en cour (comme Patrick Artus).

⁴A partir de ce point, « nous » utiliserons beaucoup le pluriel : non celui de « majesté », mais plutôt celui du sens collectif d'une proposition qui renvoie l'auteur singulier à une modestie, et surtout à une existence un peu cachée, qui rend peut-être son rôle moins démiurgique, et lui donne l'illusion qu'il n'est pas seul. « Nous » demanderons au lecteur de « nous » pardonner cette posture, d'ailleurs grammaticalement irrégulière puisque « nous » ne l'accompagnerons jamais d'adjectifs au singulier (comme dans « nous pensons seul ».) Que l'on « nous » laisse croire, au moins le temps de l'écriture, que nous pourrions être ... plusieurs, voire nombreux à tenir un discours proche !

préparer à « l'effondrement » généralisé, sous la houlette empressée de nouveaux missionnaires fanatiques, prendre le temps de réfléchir à l'ensemble des questions soulevées par cette « arrivée » de l'espèce humaine au stade d'une culture planétaire. C'est ce que nous avons entrepris, le plus calmement possible, mais parfois aussi en nous amusant ou en nous indignant, en dialoguant avec de nombreux membres d'une intelligentsia en désarroi, frères et sœurs en esprit, plus ou moins déboussolés mais ne sachant faire autre chose, quoi qu'il en soit, que de penser librement et avec application.

Le propos général de cette « série » n'est donc ni de vous faire la leçon, tel un Savonarole, un Pablo Servigne ou un Vincent Mignerot, un Yves Paccalet ou un Pierre Henri Castel, d'autres, sur la bonne façon de terminer notre histoire, ni de vous faire périr prématurément d'ennui à la lecture de recettes de survie ou à celle de jugements péremptoires sur les défauts de notre espèce. En revanche, nous avons un peu profité de l'ambiance millénariste que le GIEC et d'autres institutions de la Peur (*Tromocratie* selon Michalis Lianos) ont réussi à répandre sur la planète, pour procéder à une sorte d'examen de conscience sociologique et anthro-pologique sur le cheminement accompli jusqu'ici par le genre humain depuis qu'il l'est devenu (humain). Ce que nous datons arbitrairement - mais pour de bonnes raisons- des commencements de la parole (moins de cent mille ans, très plausiblement).

A notre propre échelle personnelle, nous avons pris beaucoup *plus* de temps pour réaliser cette réflexion tissée d'histoire et de philosophie, de psychanalyse, de sémiotique et de science politique, que Yuval Harari n'en a mis pour éternuer sa massive prédiction

transhumaniste sur l'avenir robotique et scientifique, et nous ne disposons pas de l'appareil promotionnel et éditorial dont il a bénéficié.

Notre approche est donc beaucoup plus lente au niveau des fondations mêmes de la pensée. Elle a exigé une somme considérable de recherches de toutes sortes, et en premier lieu, de celles concernant la légitimation de notre propre point de vue. Le résultat attendu est donc devenu possible : les treize livres dont nous proposons la lecture peuvent être largement décrits comme les applications d'une démarche systématique, non au sens d'un « système philosophique », mais d'une exploration méthodique, poussée, en direction de chaque coin d'ombre, de chaque interrogation persistante ou récurrente, et cela dans des domaines excédant une spécialisation quelconque en termes de « médailles universitaires ». Nous sommes, de fait, très heureux d'en avoir terminé, alors qu'il nous reste peut-être quelques années à vivre dans un état sanitaire correct. Merci pour l'auteur, et aussi pour le statut de chercheur CNRS qui a permis d'éviter le « burning out » au cours d'une telle entreprise au long cours.

La ligne générale de l'ensemble des ouvrages peut être ainsi résumée : *le genre humain est seul à être assujetti à la parole*. Celle-ci nous change en espèce « virale », puisque chaque propos, chaque idée, chaque mot, peuvent être cités, reproduits, répétés jusqu'à ce qu'il aient littéralement fait *le tour de l'humanité* (au moins potentiellement). Ses effets sont donc bien potentiellement massifs, voire... catastrophiques. Or la parole n'est pas « un savoir », même si elle en produit obligatoirement. Elle est un « acte » qui engage chaque auteur, ainsi changé en « sujet », en assujetti. Mais, du

seul fait que nous sommes assujettis à la parole comme devoir réciproque, nous le sommes aussi à la liberté de tout parler authentique du choix de son discours et à son corollaire : l'indétermination des garanties ultimes de son propos. Nous nous engageons certes sur de la détermination, la catégorisation proposée à nos interlocuteurs (« ceci est cela »), mais c'est toujours un engagement, c'est-à-dire une « avancée » dans l'inconnu, l'imaginaire, le sensible, la métaphore, le symbole précaire, jamais réductible à la chose et donc à jamais « inapproprié », ceci à nos risques et périls.

Bien sûr, nous pouvons encore, dans le dialogue, dans la controverse, préciser suffisamment nos dires pour *approcher* un « savoir absolu ». Mais l'acte de parole lui-même n'existe que parce qu'il a toujours lieu « en amont » d'un savoir. Cet acte -posé seulement entre personnes « physiques »- lui est irréductible, et notre savoir à nous, anthropologues, est de rappeler à tous les cognitivistes, à tous les vieux bambins en blouse blanche dans les laboratoires, qu'il doit tenir compte du fait que l'espèce humaine parlante ne l'est qu'en s'engageant au delà d'un discours, sans jamais pouvoir en évaluer exactement le risque, notamment le risque d'erreurs.

Cette reconnaissance de la spécificité de l'Humain (à la fois animal *et* parlant) a des implications fondamentales, et en particulier celle-ci : la disposition à parler comme acte, comme engagement réciproque, forme toujours des conversations, des controverses, et ces dernières constituent des cycles, parce qu'elles commencent, continuent et finissent par se clore.

Leurs débuts en sont toujours plus proches de l'acte de parole vive, parce qu'ils se déploient autour de ce qui

est inconnu des protagonistes, et implique leur engagement libre. Tandis que leur clôture marque aussi un étiolement et une pétrification, consécutifs d'une entente toujours plus instituée, encadrée, réglementée, et prétendant saisir le réel lui-même dans sa rationalité. A la fin d'un cycle de parole, il n'existe plus qu'un discours officiel très précisément calibré, sans aucun écart, et donc sans « sujet » à la parole, lequel devient, par contraste, un pur objet de scandale.

Ces cycles -qui existent à n'importe quelle échelle de conversation, -y compris la grande conversation orchestrale qu'on appelle « Histoire »- correspondent donc, nous en soutenons l'hypothèse, à des mouvements allant d'une ouverture vers une fermeture, d'un moment de comparaison à un moment d'affirmation unaire, d'une antithèse vers une synthèse, d'une métaphore vers une catachrèse et une autoréférence, au delà de quoi, la conversation s'arrête, *implose*... et recommence sur d'autres bases.

Cela peut sembler hégélien en diable, sauf à considérer que le moment premier est d'emblée une opposition et que le moment dernier ne conduit pas automatiquement à une synthèse, un « *aufhebung* », mais bien plutôt à une implosion au delà de laquelle la parole reprend ailleurs que dans la « catégorie » (« condamnation » en grec) en tant que nouveau « rapprochement » (paravole), comparaison, métaphore vive, etc.

Nous concédons à Hegel, que la reprise peut se situer à une échelle supérieure et le fait le plus souvent, mais certainement pas en tant que « synthèse », laquelle est invivable, parce que l'être total qu'elle implique détruit toute parole possible (retour à l'animalité -sans la

sensibilité entre individus- ou progrès vers la robotisation).

Nous vivons une période d'unification mondiale, donc de synthèse, d'autoréférence en formation -malgré les palinodies du trio Trump-Poutine-Xi-Jin-ping- Nous devons du même coup nous attendre, selon la théorie du cycle de parole, à un effondrement... de l'autoréférence mondialitaire en cours d'affirmation, et à un retour à une pluralité positionnelle permettant la parole. Cependant, la mondialité étant le symbole efficace du moment, il n'est pas question de retour au stade des nations ou des villes et de leurs anciens empires. La pluralité *qui vient* (et non *l'insurrection* ou le *mal* selon les Tarnacquiens ou Pierre-Henri Castel) sera incarnée comme contrepartie de cette mondialité, de cette universalité, et en un sens, la préservera comme condition de sa propre existence.

Comment cette pluralité naîtra-t-elle, que sera-t-elle ? Nul ne le sait de science sûre. En revanche, nous sommes en mesure de suggérer des processus vraisemblables ou même probables, avertis que nous sommes des types de solutions choisis dans le passé, lors d'épisodes -non pas homologues, car il n'a jamais existé de société pleinement planétaire avant la nôtre- mais au moins similaires dans certaines limites.

Notre hypothèse anthropologique, un peu folle, certes, est que le temps comme l'espace produisent chez les Humains parlants des structures de conversations qui tendent à évoluer plus ou moins rapidement entre des contraires et leurs médiations, vers des dominations (des métonymies), puis vers des apurements tel que seul reste en lice un unique système symbolique, avant que ce dernier, insupportable, n'implose à son tour.

Dans ce mouvement, l'espace est plutôt un « retardateur », car la simultanéité des opposés « géopolitiques » qu'il représente fascine et forme l'instrument d'une tradition résiliente à des changements rapides de signifiants. Au contraire, le temps enregistre des transformations sensibles et ininterrompues, qui prennent souvent la forme du maintien apparent des signifiants *et du changement de leurs significations*. Par exemple, le mot « société » renvoyait, dans l'Empire romain, aux « compagnons » des citoyens, ces derniers étant seuls réservataires de fonctions publiques, tandis que désormais il comprend « tous » les membres du collectif le plus vaste. Ainsi, dans la bouche du président Obama, le mot « société » désignait-elle directement le genre humain vivant sur la planète. Les reculs constatables aujourd'hui sur ce point ne le remettent pas vraiment en cause. Il y a bien une *société-monde*, et c'est sans doute notre principal problème.

Ce fait massif que nous sommes les premiers à vivre depuis, en gros, le début du troisième millénaire, implique un constat « historial » : le temps de notre récit le plus « orchestral » *l'emporte* sur toutes les fixations spatiales. Ce n'est d'ailleurs que la traduction ou la translation dans la culture d'une loi physique : celle de l'irréversibilité temporelle. Par exemple, l'Empire romain et l'empire chinois savaient déjà exister comme en miroir, médiatisé par les comptoirs indiens. La bipolarité Occident-Orient était déjà manifeste au plan d'une mondialité. Néanmoins, c'était celle d'empires urbains qui n'avaient pas encore pu accéder au stade de territoires nationaux, ni à celui de leurs projections capitalistes, technologiques et populationnelles.

Bien sûr, l'universalité « urbaine » s'était profondément engagée dans la direction allant d'une pulvérisation de relais dominés vers une *unité sociétale* (avec les édits de Caracalla accordant la citoyenneté romaine à tous les habitants libres de l'Empire) mais au prix d'une *rupture sociale* (entre *honestiores* et *humiliores*). Cette faille « simplifiée » avait poussé à son tour à l'adoption d'une idéologie homogène de l'égalité Père/Fils, laquelle, n'avait pu triompher cependant que dans la complexité de la théologie trinitaire. Le schisme toujours en suspens se mit à attendre son heure puis explosa sous le prétexte des invasions barbares et remodela l'Empire en le divisant, cette fois entre un espace des peuples et un autre des cités.

A noter : à peu près au même moment la Chine s'installait, avec maints cahots et reculs, dans l'unification progressive (sous la férule des Han, des Jin et des Sui) à partir de la division entre ses royaumes précédemment « combattants », période de la plus grande pluralité et polycentralité chinoise sur tous les plans, avant que ne *s'imposât* la théorie de l'espace commun homogène (*la tianxia*).

Résultat global transrégional : la « conversation impériale urbaine » a produit des implosions relativement similaires de la Bretagne aux côtes chinoises, inventé des « Etats barbares » en pointillés, mais surtout choisi des villes-capitales bien mieux situées, servant de carrefours commerciaux et industriels à des fragments plus opérationnels de leurs « civilisations » respectives. Ainsi, à l'Ouest de l'Eurasie, de l'ancienne Byzance devenue pour un millénaire encore une meilleure Rome que la première, bien plus riche, en tout cas, et rendant sa chance à

l'hellénisme qui avait fondé la *koiné* des cités méditerranéennes bien avant la latinité.

Le temps, donc avait ruiné un premier universalisme, tout en préparant dans la division et la « barbarie » (si bien réhabilitée par James C. Scott ou J.P. Demoule) le passage à la logique impériale-nationale, si tardivement théorisée par E. Hobsbawm, I. Wallerstein ou désormais A. Bihl (notre historien méconnu du mercantilisme).

La conversation représentée par cette « aire des empires » *cette fois réellement mondialisés* a bien commencé -il y a à peine cinq siècles- par des divisions formant autant de propositions en compétition, voire, bien sûr en guerres sanglantes, en massacres se rapprochant par crans du génocide. Mais qui a dit qu'une conversation devait être pacifique et douce ? Les tueries n'ont pas empêché le processus inéluctable de l'unification quasi-darwinienne de la discussion sous l'égide du « plus fort », jusqu'à ce que la base nationale nécessaire aux débuts de la vague finisse par se révéler nettement insuffisante : nous avons alors commencé à vivre dans le « post-empire » notamment signalé par E. Todd. La synthèse autoréférente était en marche, rassemblant de plus en plus souvent une ronde de dirigeants internationaux tous vêtus exactement du même complet-veston et de la même cravate, (nonobstant les préciosités des cols mao et iranien, ou du djilbab saoudien) photographiés dans les mêmes étrointes officielles sur les mêmes estrades du théâtre mondial, dédiés aux mêmes concepts d'une même conversation médiatisée sans trêve. Ce qui n'empêche certes pas, en coulisse, les manipulations d'armes de destruction carrément continentale, à la mesure de

l'enjeu « terminal ». Celui du « dernier mot » et de son « point final ».

Cette vue cavalière -explorée plus en détail au cours des ouvrages présentés !- dévoile bien *un sens*, en dépit du mécontentement des historiens professionnels collés sur « leur » époque comme des bernicles universitaires prétendant s'approprier la temporalité : précisément celui de *l'unification planétaire de la culture humaine*, sous-tendu à l'évidence (de plus en plus manifeste) par ce qui, dans cette culture, y est irrésistiblement poussé, contrairement à toutes les autres espèces (qui vont d'ailleurs y laisser la peau). Or, qu'est-ce qui pousse irrésistiblement à l'unification dans la culture humaine, sinon le processus conversationnel de la parole ?

Si cela est vrai, néanmoins, ce qui nous entraîne en ce sens, est également chargé d'un paradoxe auto-destructeur, puisque plus nous parvenons à un stade universel, et plus la parole comme acte « performé » par des sujets individuels singuliers va résister devant son propre anéantissement dans la masse homogène et son discours standard, le fameux « pourtoussisme » du Bien médiatique et de sa censure virale automatique. Le problème est alors de savoir si cette inévitable réactivité de la culture sur elle-même dans un contexte de clôture universelle de la parole, va, un peu à la façon d'une inflammation auto-immune, nous soigner... ou nous rendre encore plus malades. C'est en essayant de répondre à cette question cruciale que nous avons cru comprendre que la « pluralisation » se présentant à l'horizon de notre actuelle mondialité pouvait se révéler salvatrice, et cela non seulement pour le maintien de l'Humain dans la parole vive qui le caractérise, mais aussi pour la planète vivante qui est son unique monde.

La pluralisation en devenir, celle qui fera « face » à la mondialité actuelle comme son antagonique pertinent, son opposé métaphorique, ne peut, en effet, que briser le glacis imposé par le système organique mis en place universellement à *la place* des empires. Cet organisme-monde très actuel, nous l'envisageons comme un personnage monstrueux, unifiant d'une seule voix et par une seule voie, les quatre cavaliers apocalyptiques résultant chacun d'une *totalisation de la puissance* dans leur domaine : le pouvoir gouvernemental et administratif, la technologie, l'argent (dont seul pour le moment Aldo Haesler a saisi le caractère littéralement eschatologique) et enfin la masse des Humains fascinée par elle-même. Nous avons, faute de mieux, étiqueté cette bête composite du néologisme affreux de *Poutecharma*⁵, mot-valise affligeant dont la seule utilité est de rappeler à chaque occurrence qu'il s'agit bien d'une composition organique à laquelle *rien ne doit manquer* pour une bonne compréhension de ce

⁵Le *POU*voir, toujours central et surplombant, permet de légitimer la gouvernance. Poussant par les résilles de millions d'ambitions personnelles, il ne disparaît jamais et s'active en permanence à préparer les voies de l'argent et de la technologie, ou d'en diffuser les effets. La *TECH*nologie permet de créer l'imaginaire totalisant et impérieux (celui des films avec super héros galactiques) et de prétendre en engager la réalisation effective « pour tous ». *L'AR*gent, idéal de *pure puissance*, comptabilise potentiellement les répartitions les plus fines de l'énergie humaine, produisant ainsi « sans pensée » l'unité pratique de la masse en mouvement, au travers de ce qui sera de plus en plus la transparence absolue de tous les comportements. Quant à la *MA*sse comme représentation de soi idéale, elle permet à chacun de s'identifier un par un à la puissance globale de l'effet de parole.

phénomène agglutinant et préhensile, sorte de cancer culturel au stade avancé.

Il est en effet important de saisir, en s'appuyant sur la théorie de la parole comme armature de l'histoire humaine, que la visée d'autoréférence paradoxale qui nous fait tous courir infléchit *en même temps* les différents modes de notre existence et pas seulement certains, trop facilement désignables comme boucs émissaires.

Il est désormais bien reconnaissable que la critique marxiste de l'argent, une fois coupée de celle du pouvoir, et surtout de celle de la technologie, sans parler d'une sorte d'exonération de la masse supposée « bonne » par essence, a conduit aux erreurs assez monstrueuses du stalinisme et du maoïsme (y compris dans leurs incidences génocidaires parmi les Khmers rouges).

Et pourtant, nombre d'intellectuels persistent et signent : pour eux, seul, au fond, le « capital » serait notre ennemi. C'est que leur mode de pensée sommairement binaire leur chuchote que ce serait déchoir vers la droite en acceptant, même du bout des lèvres, de rejoindre Von Hayek dans sa critique de la bureaucratie étatique si pleine de bonne volonté « sociale ». Il serait aussi indigne, d'après leurs critères de bourgeois rouges, de critiquer la technologie et ses bienfaits libérateurs, et d'aller se perdre dans de misérables ZAD si marginales et si puantes de fumettes et de fumiers permacultivés.

Quant à la masse, celle des majorités urbaines et laborieuses, il n'est pas question une seconde d'oser salir son image de sainteté collective, de ventre de bouddha féminisé et universalisé. Or, hélas, il faut être clairs :

sans un consentement -non seulement à la servitude volontaire la-boétienne mais au meilleur des mondes selon Huxley-, sans désir de masse poussant devant lui les élites, il n'y aurait pas l'énergie suffisante pour toujours plus de « novlangue », et d'abêtissement concerté dans les jeux du cirque internétisé. Sans masse -au sens canettien du terme- il n'y aurait ni accumulation capitaliste, ni surdimensionnement technique, ni pouvoir administratif invasif, aussi bien par voies privées que publiques, par corsaires informatiques et GAFA (ces compagnies des Indes post-modernes), ou par oukases étatiques imposés aux moments adéquats par des Raminagrobis toujours à l'affût.

En revanche, une fois bien compris le caractère organique, intriqué à toutes les échelles, de ces quatre dimensions de la même tendance à l'unification autoréférente, il devient enfin possible d'envisager où et comment la pluralisation inéluctable (en tant que retour à la parole échangée) prendra effet comme décomposition du *poutecharma* (ce discours univoque, algorithme chassant l'Humain de la parole elle-même)

Ce retournement vers la base vivante de la culture humaine ne peut en effet que signifier une implosion de la monstrueuse organicité, laquelle serait d'abord implosion de chaque dimension constitutive. Ainsi, la centralité, comme l'avait déjà pressenti Tocqueville, doit être détruite sans remords ni prévention par l'autonomie et la souveraineté communales⁶, lesquelles ne pourront le faire qu'en remaniant le paradoxe qui les oppose à l'universalité des réseaux informatisés. Peut-être sera-ce

⁶ Thématique « municipaliste », entre autres, qui fait un retour à la mode très remarqué, mais peu articulé théoriquement sur d'autres dimensions .humaines.

possible par des consultations directes, contournant l'existence d'une classe politique devenue inutile, mais surtout par l'organisation d'une présence physique « tournante » dans le contrôle des instances mondiales résiduelles.

La technologie, une fois renvoyée à sa fonction de prolongement direct des corps vivants et actifs, devrait alors abandonner son rôle de fabricant de drogues de masse, qu'elles soient chimiques, fictionnelles ou informationnelles. Elle induirait donc beaucoup moins de pollutions intrinsèques et périphériques.

L'argent, ne pouvant plus être accumulé en gigantesques concentrations financières puisque la souveraineté et l'autonomie communales interdiront sa pénétration déstabilisante au plan local, ne saurait plus non plus préparer l'invasion du monde par des vagues technologiques de plus en plus éco-prométhéennes, dépensières et polluantes. Il ne pourrait plus « remplacer » l'activité pour soi et ses proches par une aliénation concentrationnaire et la fabrication d'une élite artificielle, une hyperclasse de bobos mondialisés grâce aux tunnels aériens (non seulement bourgeois bohèmes, mais aussi « bons » et « beaux » comme se croyaient les aristocrates antiques en fin de race : *Kaloï ke Agathoi*). Enfin, et surtout, la masse comme miroir identificatoire se briserait en autant de dignes communautés, et les « gens » qui en sortiraient vivants, pourraient enfin se prendre pour de nobles auteurs de paroles engageant leur honneur et leur plaisir, plutôt que pour des numéros sur des listes de données mondialisées. Ce qui ne les empêcherait pas de participer, les uns après les autres (en détruisant les faux concepts de « personne morale », de « représentation », et de « permanent ») à l'activité

politique planétaire aussi bien qu'à la discussion interne de leur communauté souveraine.

Constater le caractère utopique de nos pronostics n'enlève rien à leur valeur, puisque ce caractère lui-même n'est que l'état général sous-jacent de la conversation orchestrale mondialisée.

Un bouillonnement encore discret se déploie en ce sens, et nous ne devons pas nous leurrer sur le caractère marginal de la « galaxie des autonomes » (qui parviennent néanmoins à vaincre des monstres capitalistes comme Vinci), la faiblesse des individus isolés (qui forcent déjà Bayer à leur verser plus d'un milliard pour une maladie causée par le *Roundup* de Monsanto), ou encore l'hésitation pataude des présumés « beaufs » que seraient les gilets jaunes (systématiquement décrétés « en recul » chaque semaine par les médias institutionnels). Ceux qui misent sur la marginalité, la faiblesse et l'inhabileté politicienne et s'en gaussent feraient mieux de vendre au rabais leurs appartements parisiens de luxe et de préparer leurs bagages pour le jour où l'opinion basculera, contre toute attente. En effet, notre pronostic n'est pas un prophétisme, mais la déduction d'un modèle théorique qui fonctionne bien sur des échelles suffisantes de temps (bien sûr sans pouvoir prévoir l'année ou l'heure) : l'Humain, tel qu'en lui-même il se distingue des autres animaux par l'acte de parole, déteste autant la complétude de l'idéal réalisé que la nature a horreur du vide. Au contraire de cette dernière, le parleur a horreur du trop plein, de la saturation, de l'état stationnaire, de la résidence définitive, de la perfection, de l'ordre

intégral⁷, du zéro risque et du Bien absolu. Il leur préfère, comme le disait Rousseau, la « perfectibilité », la non quiétude, le mouvement permanent, et répond toujours par l'angoisse la plus irrationnelle à la seule perspective de s'arrêter (même si le retraité récent fanfaronne sur ce point, avant de sombrer dans la dépression et d'être contraint à la *non-mort* dans la non-vie de l'EHPAD). Et dans les conditions d'une mondialité parachevée par la finance et mise sous contrôle par la solidarité discrète des quelque 300 Etats de la planète, rester vivants en tant qu'Humains parlants, ne peut signifier qu'une seule chose : fracturer la gigantesque structure sociétale où nous nous sommes enfermés, et que le lapsus ordinaire nomme « effet de serre » en croyant l'attribuer au carbone réchauffant l'atmosphère (problème qui existe très réellement par ailleurs). L'objet même dudit lapsus (et de tant d'autres, noyés dans la soupe médiatique) n'est pas un hasard : nous voulons « respirer », à la fois physiquement et symboliquement, ce qui requiert plausiblement des actes sur les deux plans, ou peut-être même sur un plan

⁷Ce n'est pas d'aujourd'hui. Citons Tocqueville : « Les avantages politiques que les Américains retirent du système de la décentralisation me le feraient encore préférer au système contraire. Que m'importe, après tout, qu'il y ait une autorité toujours sur pied , qui veille à ce que mes plaisirs soient tranquilles, qui vole au devant de mes pas pour détourner tous les dangers, sans que j'ai même le besoin d'y songer ; si cette autorité, en même temps qu'elle ôte les moindres épines sur mon passage, est maîtresse absolue de ma liberté et de ma vie ; si elle monopolise le mouvement et l'existence à tel point qu'il faille que tout languisse autour d'elle quand elle languit, que tout dorme quand elle dort, que tout périsse si elle meurt ? » *De la démocratie en Amérique*, I,I,V, p 103 de l'édition de la Pléiade).

transversal où les deux inquiétudes seraient dépassées d'un seul mouvement. Or c'est précisément possible dès lors qu'on se détourne, au plan personnel, familial et communal, de la dépendance extrême aux macro-systèmes de production et de consommation⁸, dépendance cristallisée qui nous force en même temps à dépenser des sommes fantastiques en énergies polluantes et irrécupérables. Un nombre grandissant de personnes prennent conscience de ce fait dans le monde, mais elles ne tardent pas à rencontrer les limites, les lois, les normes, les règles, qui rendent notre confinement « obligatoire ». Encore que ces dernières n'avaient pu anticiper un éveil aussi rapide et aussi nombreux, et vont certainement donner lieu à des mises en place stratégiques et tactiques de dispositifs répressifs. Lesquels décourageront beaucoup de bonnes volontés. Mais au fond : les résistances aux plus grandes moments de changement de vent dominant ont-elles la moindre chance de triompher ?

L'apport de notre travail n'est pas, soyons en conscients, d'appuyer une dynamique des pratiques dont les enjeux importants et les énergies massives n'ont rien à voir avec tout ce qu'un intellectuel peut articuler. Il est peut-être au mieux d'apporter un petit peu de réconfort à ceux qui commencent à se détourner du *poutecharma* afin de restaurer la communauté où la parole libre est reconnue et porteuse de joie de vivre. Encore qu'un tel réconfort ne puisse exister que si le lecteur est convaincu de la vraisemblance et même de la probabilité du basculement de la culture humaine en

⁸Il faut rendre ici hommage à Alain Gras qui en a établi l'un des premiers la logique.

direction de la pluralité des pratiques de vie collective autonomes et de la liberté réelle des personnes (notamment en termes économiques). Non, l'avenir n'appartient pas à la dictature (fût-ce celle du prolétariat), mais au sujet humain d'une parole libre, laquelle implique certains principes protecteurs, certaines conditions de maintien de sa souveraineté, associée à celle de sa communauté. C'est ce dont nous espérons convaincre le lecteur le plus vigilant.

Dans cet opuscule de présentation, nous proposons un guide « topologique » de la suite des livres, bien que chacun puisse préférer ordonner sa lecture comme il l'entend. Cette « carte » indiquant un périple possible se veut néanmoins faciliter la démarche, en particulier pour soutenir assez rapidement le passage d'une théorie (qui n'est pas si aisée à établir dans sa logique propre et à accepter (au moins provisoirement et sans bloquer pour autant la moindre critique) comme base de pensée de vastes processus complexes.

2. Présentation synoptique des treize « clefs ».

Volumes 1 et 2 : ils décrivent plusieurs aspects de la situation de mondialité dans son évolution historique (vol. 1) et dans son déploiement spatial actuel ('vol 2) On tente de répondre à la question : qu'est-ce que la « géo-anthropologie ? »

Volumes 3, 4 et 5 : ils sont le résultat d'une tentative de théorisation pour comprendre dans leur nécessité interne les phénomènes de totalisation-pluralisation décrits de manière un peu éparse et impressionniste en 1 et 2. Ce qui inclut une théorie du Sujet de la parole, qui est toujours paradoxal comme « assujetti à la liberté » (vol. 3) ; une théorie du cycle de parole, ou cycle conversationnel, qui existe à toutes les échelles, et donc à celle de la « grande Histoire » (vol. 4). Et enfin une tentative de répondre à la question : « dans quelle mesure l'avenir des Humains est-il prédictible ? » (Vol 5.)

Volumes 6 et 7 : ils sont consacrés à relire des moments très importants de notre histoire (émergences religieuses, empires, etc.) en fonction des théories précédemment établies, pour vérifier leur effet heuristique. Le vol. 6 est dédié à l'étude d'une constante culturelle historique comme tendance ordinaire à la catastrophe, non pour des abus écologiques, mais comme réalisation d'un cycle de paroles, allant toujours de la métaphore à l'autoréférence paradoxale. Le vol. 7 se concentre sur un phénomène propre à notre époque : l'effet-miroir qui, avec les totalitarismes récents (et les « totalismes » en formation), produit une passion « paranoïaque » autodestructrice.

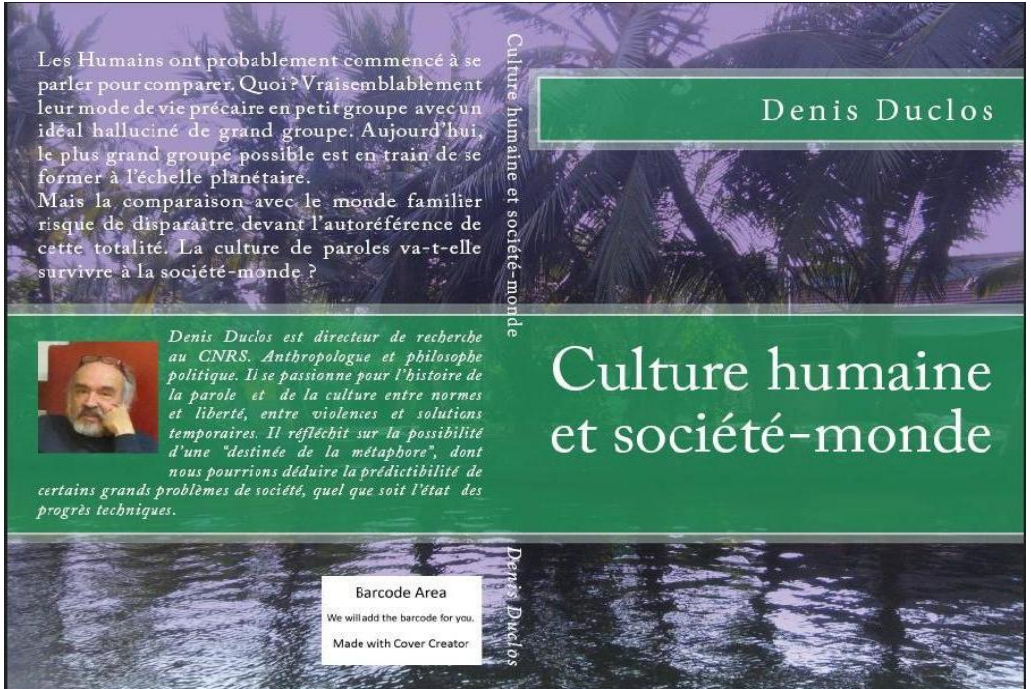
Volumes 8 et 9 : ils décrivent notre époque, cette fois de manière plus approfondie et en utilisant les outils théoriques mis au point et éprouvés dans les volumes précédents. Le volume 8 se confronte à l'idéal actuel de

« l'humanité » comme société-monde constituée avec ses « droits humains », tandis que le volume 9 observe de près, et dans le détail, la « réalisation » d'un tel projet universaliste remontant en fait au XVIIIe siècle et ses tendances positives aussi bien que ses côtés dangereux.

Les quatre derniers volumes (10, 11, 12, 13) proposent d'envisager des alternatives au totalisme mondial, surtout *sans retour aux nationalismes qui l'ont précédé comme prototypes.*

Les volumes 10 et 11 explorent les incidences possibles d'un renouvellement de la mondialité par « les rencontres humaines » et par leur saisie dans la métaphore de la « pluralité » (ce qu'on pourrait appeler « *le projet Pluralité* », tandis que le volume 12 analyse la conséquence politique (ou plus précisément « amivédique » (réciprocaire) de ces changements de cap très généraux. Enfin, le volume 13 est un appel conclusif à resituer dans l'évolution du vivant des changements culturels pouvant vraiment mériter le qualificatif de « progrès humains ».

Ci-dessous, vous pouvez retrouver dans cet ordre les titres, puis les couvertures de chaque volume ainsi que les courts textes de présentation qui leur sont associés.



L'histoire de notre culture humaine est-elle, comme le dit Macbeth pour sa propre vie « un récit conté par un idiot, plein de bruit et de fureur et qui ne signifie rien »~? Ou bien est-elle, en dépit de tout, déterminée par la *logique d'une conversation* ? Celle-là même qui, de tout temps, nous pousse à rechercher le plus grand groupe, voire le groupe complet, total et universel ? Si cela est vrai, l'histoire serait alors vulnérable à l'illogisme, et pire, au *paradoxe révélé par toute autoréférence*. La folie ne guette-t-elle pas spécialement **notre société totale, notre humanité-monde** ? Ne pouvant se

confronter ni se comparer à rien d'autre qu'elle-même, est-ce encore une « société » ? Ne risque-t-elle pas, dès lors, de chercher toujours plus à s'épurer, se saisir elle-même dans un contrôle complet, jusqu'à s'étrangler dans une agression suicidaire ? Comment, si c'est vrai, pallier l'approche de l'antinomie terminale par une possible pluralité ? Comment la pluralisation de la société planétaire peut-elle réaliser le refoulement nécessaire de l'unité absolue ? Comment peut-elle rendre vivable, en se redivisant à l'intérieur et en profondeur, l'absence d'extériorité qui nous attend pour longtemps sans doute ? Pour répondre à ces questions qu'un pur historien comme Fernand Braudel se refusait obstinément à poser, l'anthropologue doit se demander en quoi la mondialité éveille en nous, Humains, l'expérience de pluralités anciennes, voire primordiales : celles qui, dès la naissance de la parole comme comparaison, permettaient de contourner notre dilemme de primates parlants : être ceux qui sont obligés d'être libres. Reconnaissances mutuelles du Sociétal et du Singulier, via certaines médiations, par exemple. Ou encore formes paisibles de différences structurées entre peuples, etc. Aujourd'hui, une certaine tétralogie de signifiants fondamentaux offre peut-être une solution : opposer *Sociétal* et *Familier* sans écraser l'un par l'autre, mais aussi confronter le *Sentiment* et la *Règle*, pour y retrouver l'incomplétude salvatrice. L'auteur nous convie à suivre cette piste, pour mieux déchiffrer et dépasser ces étranges malaises culturels qui nous accablent au moment même où l'humanité s'unifie en un TOUT, confondant espèce et politique.

Vol 2.

La mondialité, jamais atteinte à ce degré par l'humanité, nous confronte à la désorientation : désormais autoréférente, sans point de repère dans le passé, elle devient synonyme de paradoxe, d'antinomie, d'oxymore, et nous pousse à des folies réactives à sa propre folie. L'auteur, qui a eu le privilège de pouvoir réfléchir au problème depuis trente ans, propose une voie de fiction salvatrice : la pluralité. Un concept tranchant sous des apparences douces !

Denis Duclos



Denis Duclos, anthropologue, directeur de recherche au CNRS, travaille depuis des décennies sur la question insistante des grandes peurs sociétales. Il observe comment se rejoignent peu à peu dans l'actualité les angoisses liées aux sciences et aux techniques, et les terreurs concernant les réactivités humaines et individuelles. Depuis la publication de son "traité de la pluralité", il propose d'envisager un contournement de la mondialité trop paradoxale et douloureuse par le biais d'un partage des souverainetés, appuyé sur la pluralité des grandes dimensions humaines.

La pluralité comme solution à la mondialité

Barcode Area

We will add the barcode for you.

Made with Cover Creator

Là où un ouvrage précédent traitait d'une « histoire » de la pluralité, nous approfondissons ici l'idée selon laquelle des cultures contemporaines les unes des autres se partagent la surface du monde en se limitant les unes les autres, non seulement dans un pur rapport de forces naturelles, mais aussi pour établir entre elles suffisamment de différences pour ne pas sombrer dans une confluence homogène morbide à terme. Cultures asiatiques, africaines, sud-américaines notamment :

comment situent-elles leurs places respectives ? De même pour de grandes « options » idéologiques se confrontant sur la planète : comment leur débat se structure-t-il ?

Il existe plusieurs sortes de pluralités dans l'histoire humaine, chacune correspondant à un état des "métaphores orchestrales" en vigueur. La pluralité des religions a fonctionné par rapport à des logiques discursives qui les rassemblaient et les séparaient à la fois. Ainsi les monothéismes occidentaux (Moyen Orient inclus) forment-ils une discussion sur le jugement porté par une instance supérieure quant à la qualité des relations sociétales : unité dans la dispersion pour le judaïsme, égalité pour le christianisme, rassemblement des énergies tribales nomades pour l'islam. La pluralité des nations a tenté de gérer (impérialismes inclus) l'homogénéité des peuples, promis de toute façon à l'universalité. *Mais quand cette dernière s'instaure profondément avec la mondialité actuelle, on cherche la pluralité qui lui est adéquate.* Celle-ci s'avèrera nécessaire, pour autant que toute totalité est autoréférence, et toute autoréférence est paradoxe et finalement antinomie. Nous en vivons les souffrances et les symptômes au travers des réactivités violentes à l'individualisme "pour tous", cette logique totaliste inévitable de la modernité universaliste. Une pluralité spécifique de notre temps réside probablement dans la division interne de la totalité mondiale, non plus seulement en religions et nations, mais en grandes dimensions ou modes de vie humains. Cette pluralité "anthropologique" commence par faire scandale et marginalité, car elle s'élève contre la tendance à la fusionnalité établie, par exemple, dans la souveraineté

nationale. Mais, déjà maintenant et surtout plus tard, elle est appelée à exiger sa part de souveraineté mondiale : ainsi du monde des villes, du monde de la culture et de ses hauts lieux, du monde des vicinités, de celui de la nature non artificialisée, ou même celui des technophilies. Ainsi, demain sera-t-il celui du "multimonde" et des sociétés civiles différentes qu'il implique. Ou bien les paradoxes inhérents à l'autoréférence mondialitaire se voulant totaliste, égalitaire et humaniste exerceront des ravages par l'impossibilité de former des identités supportables. Toute la difficulté est de penser cette pluralité de la mondialité sans se rabattre sur les anciennes globalités partielles prétendant, comme religions et nations, à une souveraineté absolue.

L'auteur s'adresse ici en chacun à notre projection dans l'avenir proche et inévitable. Il est en effet plausible qu'une nouvelle pluralité soit une condition *sine qua non* pour résoudre, par exemple, l'antinomie émergente entre l'intérêt des humains vivants et celui des proches générations futures, ou entre l'individu abstrait et ses investissements affectifs et ses solidarités particulières. La réflexion proposée, sous l'apparente affabilité un peu molle de l'idée de "pluralité", invite à dépasser les catégories identificatoires extrêmement conflictuelles de l'actualité, qu'elles renvoient au clocher, à la mosquée, ou à la planète supposée entièrement peuplable de clones éthiques et de robots démocrates. Elle propose un effort vers l'intelligence et son courage propre : celui de ne pas s'en remettre aux métaphores éteintes, et d'imaginer les nôtres et celles de nos enfants.

Le sujet est un souverain assujetti : autrement dit un paradoxe incarné, un oxymore sur pattes. Le pire est qu'il croit "être", alors qu'il n'est qu'une assignation à résidence d'un vivant dans la lettre, et plus assigné (à signer) encore s'il est lettré. Une lettre, on l'a dit et répété, est une variation dans un système de places, de phonèmes, par exemple. Pourtant, cet emprisonnement même le déchaîne. Mais plus il croit se défaire de sa chaîne (de signifiants), et plus il s'enchaîne. Par exemple à celle des



biens, des avoirs accumulés, des hauteurs escaladées, des chairs maîtrisées, des comparaisons méprisantes. Méprise ! Le Sujet ne penche du côté de sa face souveraine que s'il circule en vol entre ses mal'êtres. Alors quelque chose est effectivement libre. Mais que peut-on en dire qui ne l'attrape en papillon à épingle ?

De quoi Denis Duclos est-il le nom ? D'une certaine organisation banale de molécules, néanmoins rassemblée sous la folle obligation de parler "en personne". Comme tout un chacun, mais sous protection de l'institution sociale de "la recherche".

Protection hélas plus précaire à mesure que la souveraineté du sujet "chercheur" est contestée par son assujettissement à la masse....



Barcode Area

We will add the barcode for you.

Made with Cover Creator

QU'EST CE QU'UN SUJET HUMAIN ?



Qu'est ce qu'un
Sujet Humain ?
(ÊTRE ET AVOIR
CONTRE LE VIVANT)

Denis Duclos

DENIS DUCLOS

Le Sujet est un souverain assujetti : autrement dit un paradoxe incarné, un oxymore sur pattes. Le pire est qu'il croit "être", alors qu'il n'est qu'une assignation à résidence d'un vivant dans la lettre, et plus assigné (à signer) encore s'il est lettré. Une lettre, on l'a dit et répété, est une variation dans un système de places, de phonèmes par exemple. Pourtant, cet emprisonnement même le déchaîne. Mais plus il croit se défaire de sa chaîne (de signifiants), et plus il s'enchaîne... à celle des biens, des avoirs accumulés, des

hauteurs escaladées, des chairs maîtrisées, des comparaisons méprisantes. Méprise ! Le Sujet ne penche du côté de sa face souveraine que s'il circule en vol entre ses mal'êtres. Alors quelque chose est effectivement libre. Mais que peut-on en dire qui ne l'attrape en papillon à épingler ? L'enjeu de notre avenir collectif planétaire, c'est de parvenir à créer un ensemble de communes impossibles à subordonner à un idéal totaliste, et favorables au soutien du sujet souverain. Pas facile !

Vol 4.

La parole n'est jamais isolable dans une seule personne. Elle circule entre nous tous, et ce faisant, se contredit, s'objecte, s'oublie, se confirme, se détourne.

Elle appartient finalement au processus d'une conversation qui réalise son... histoire.



La parole est d'abord rapprochement suggéré. Elle se précise et se stabilise par le langage, mais elle vient toujours avant lui. Il est à son service, même s'il l'influence. Mais la parole ne peut s'éloigner d'une destinée logique : elle est souvent d'abord métaphore, puis métonymie, puis catachrèse et enfin... autoréférence, c'est-à-dire paradoxe. Arrivée à ce point, elle doit fuir, s'échapper. Et la poésie ne suffit pas : il lui faut aussi de la politique pour se rétablir dans une circulation plus paisible. Nous vivons un grand moment d'autoréférence mondiale : comment la parole va-t-elle s'en tirer ?

Denis Duclos, directeur de recherche au CNRS, anthropologue et philosophe politique. Il se passionne pour les grandes peurs sociales, dont les deux grandes manifestations - l'angoisse de la technicité excessive et la terreur du criminel de masse - tracent leurs brins dans l'actualité. Il construit depuis des décennies une théorie de la pluralité, comme solution à l'aporie de la mondialité actuelle.



Barcode Area

We will add the barcode for you.
Made with Cover Creator

HISTOIRE DE LA PAROLE



Histoire de
la parole
DE LA MÉTAPHORE
AU PARADOXE

Denis Duclos

DENIS DUCLOS

Ce livre soutient l'idée que la parole, qui viendrait un peu *après* la musique mais *avant* le langage, ne se comprend que comme histoire de la conversation. Elle n'est jamais réductible à l'énonciation par un sujet isolé, sauf à considérer que ce dernier participe justement à la parole en l'engageant, et donc en s'engageant lui-même comme auteur souverain (d'où le sens ambivalent de sujet comme soumis et comme responsable). Or toute conversation est un procès qui débute, continue et se termine. Toute conversation est "historiale", mais l'Histoire elle-même finit par n'être qu'une diffusion,

puis une convergence de conversations. Elle devient elle-même un effet de la culture comme entreprise métaphorique. C'est pourquoi, en fin de compte (et de conte), cette histoire humaine, bientôt universelle, en passe par toutes les étapes d'une conversation : sentiment de séparation, volonté hallucinée d'union, métaphore entretenant la comparaison entre les parties, métonymie impliquant la domination d'un terme sur l'autre, catachrèse enfouissant la présence du terme dans un souvenir invisible, et enfin... épiphanie de l'autoréférence, et de sa conséquence inéluctable : le paradoxe. Point d'orgue de toute conversation, ce dernier est insupportable. Il conduit donc à des réactivités, plus ou moins violentes. Mais, telle la mouffette, il ne lâche pas sa proie, et les Humains affligés par le paradoxe autoréférentiel, ne savent plus à quel saint (ni quel discours de certitude) se vouer. Nous vivons l'époque de la plus massive et plus indépassable autoréférence : la mondialité à laquelle voudrait s'égalier chacun de ses sept milliards de participants individuels. Raison donc, de craindre que le paradoxe qui s'ensuit inéluctablement n'aille déclencher -ne déclenche déjà- de nombreuses réactivités irrationnelles, voire folles, massacrantes et suicidaires. L'auteur ose ici proposer qu'une ligne de fuite plus bénigne hors du paradoxe mondialitaire peut... être la "pluralité". Celle-ci n'est qu'un retour à la condition de félicité ordinaire d'une conversation en son moment fructueux : la métaphore, la comparaison respectueuse, débonnaire, un peu floue, poétique et humoristique, et cela non entre des monades nationales, mais plutôt entre des positionalités logiques incarnées en territoires : Autoréférence (incarnée en politique mondiale), Schize (incarnée en monde du

Familier et du convivial), Identité (incarnée en diaspora de la culture), Règle (déposée dans la civilité urbaine).

Utopie ? Certes, mais fondée au plus près de la nature de la parole, de sa logique et de sa faille intime, ultime garantie de notre humanité (contre toutes les certitudes).

L'histoire humaine dépend des règles de parole avérées entre réel et imaginaire avant de se refermer sur l'autoréférence (nostalgie). Comme la technique ou le climat, ces mouvements peuvent être prévisibles.



La parole humaine se manifeste dans des "métaphores orchestrales", c'est-à-dire des "grands récits". Il nous est impossible de ne pas en produire entre nous (malgré l'affirmation absurde du déconstructionnisme qui n'est lui-même qu'un grand récit). Mais deux tendances convergentes menacent régulièrement la parole : son enfouissement dans un discours totalisant et la négation de l'obligation d'être libre pour tout sujet parlant (sans quoi son acte de parole n'est pas valide). Comme il survient dans l'histoire des moments approchant l'autoréférence globale et la négation du sujet, des champs de crise en résultent, qui peuvent servir de jalons, de témoins, de bornes pour une science des cultures humaines. Une démarche aussi scientifique que possible, et pourtant souvent déniée, aussi bien par les irrationalismes que par les scientismes. C'est que ces pouvoirs collectifs ne veulent pas admettre qu'ils sont des actes de paroles comme les autres. Ils se croient au dessus de l'Humain. En cela ils contribuent à préparer ces périodes proprement "folles", pendant lesquelles, privé de parole (d'ouverture entre réel et imaginaire), l'Humain se déchaîne dans "tous les sens". L'orientation qui en résulte est proprement imprédictible, et pourtant nous sommes avertis par l'anthropologie que nous nous en sortons généralement par une métaphore orchestrale ou un grand récit opposés à ceux qui les ont précédés. Ce trait permet une prédiction valide, quoique conjecturale et floue.

L'AVENIR DES HUMAINS EST-IL PRÉDICTIBLE ?

Pourquoi la pluralisation de la mondialité est-elle inéluctable ?



DENIS DUCLOS



Barcode Area

We will add the barcode for you.

Made with Cover Creator

La mondialisation pose problème, mais elle est souvent interprétée comme production d'un "monde incertain". Or l'anthropologie et l'histoire ne sont pas seulement conjecturales : la culture humaine comporte des traits constants, dont la répétition peut donner lieu à des certitudes aussi bien fondées que celles de la climatologie. Nous savons, par exemple, que les sociétés fonctionnent comme des conversations orchestrales (G. Châtelet), et que celles-ci se déroulent

comme des procès logiques allant de la métaphore ouverte à l'autoréférence clôturant tout débat. Des cycles historiques correspondent à chacune de ces conversations, mais elles s'articulent aussi en une Histoire générale, laquelle est aussi analysable comme processus de stades de la parole. La mondialité est un effet massif, global et probablement "complet" en termes de logique, ce qui comporte des conséquences prévisibles, et notamment celle d'une désorientation consécutive à des paradoxes, antinomies, et autres incidences de l'unarité et de l'unicité du "global" (l'impossibilité de se comparer, par exemple, à d'autres moments et expériences). Ces processus qui donnent un "sens" à l'Histoire ont rarement été pris en compte pour comprendre l'évolution politique. Ils sont souvent niés, refoulés, alors que leur impact sur nos vies et celle de nos descendants peut être considérable. Ce livre explore le problème de l'orientation de notre avenir par les structures -souvent inconscientes- de la culture humaine. Certains mot comme société, démocratie, empire, monde, pluralité, sont des témoins des mouvements inexorables que la culture nous impose par les processus de la parole (qui n'est que désir de réel, jamais comblé... puisque le mot n'est pas la chose). Si nous souhaitons continuer à parler -alors que les algorithmes sont des formes de clôture de ces processus- nous devrions être plus attentifs à ces structures invisibles qui "nous" agissent sur le long terme.

Globalization is a problem, but it is often interpreted as the production of an "uncertain world". But Anthropology and history are not merely conjectural:

human culture contains constant features, the repetition of which can give rise to certainties as well-founded as those of climatology. We know, for example, that societies function as orchestral conversations (G. Châtelet), and that these take place as logical processes ranging from the open metaphor to the self-reference closing all debates. Historical cycles correspond to each of these conversations, but they also articulate in a General History, which is also analyzable as a process of stages of speech acts. Globalization is a massive, comprehensive and probably "complete" effect in terms of logic, which has foreseeable consequences, including disorientation resulting from paradoxes, antinomies and other implications of unity and self-defining circles. The uniqueness of the "global" implies, for instance, the impossibility of comparing our present situation with other moments and experiences. These processes, which give a "sense" to history, have rarely been taken into account in order to understand political evolution and are often denied, repressed, while their impact on our lives and that of our descendants can be considerable. This book explores the problem of the direction of our future by the structures - often unconscious - of human culture. Some words like society, democracy, empire, world, plurality, are witnesses of the inexorable movements imposed on us by culture. If we wish to continue talking - while algorithms are forms of closure of these processes - we should be more attentive to these invisible structures which "change" us on the long term.

Vol 6.

La culture humaine comme catastrophe anthropologique

Critique radicale du sens commun... Esquisse
d'une auto-guérison de la parole



Denis Duclos

La critique d'un groupe, d'une caste ou d'une classe comme source de dérive de l'histoire humaine ne suffit plus. Mais il ne s'agit pas de revenir au schéma religieux d'un péché originel ou d'une prédestination négative. Il faut néan-

moins ressaisir dans l'essence de la culture humaine le défaut "permanent" qui l'entraîne à toute époque vers la massification. C'est d'autant plus urgent que c'est ce trait qui nous entraîne vers la destruction de la nature et l'auto-esclavage social. Les échecs du passé doivent être réanalysés en fonction d'une théorie anthropologique plus précise, et plus en phase avec les découvertes de la génétique des populations, la sociobiologie, la paléontologie des "hommes modernes", la linguistique comparative et la mythologie comparative. L'apport des disciplines de la symbolisation et de la parole ne pourra pas être négligé. On pourra et on devra en déduire des propositions pour une "redirection" possible de l'élan culturel vers une mondialité et un anthropocène supportables par la nature et l'Humain.

Criticism of a group, caste, or class as a source of drift in human history is no longer sufficient, but it is not a question of returning to the religious schema of an original sin or a negative predestination. Nevertheless, the essence of human culture must be recaptured as it contains a "permanent" defect which leads it to massification at all times. It is all the more urgent that it is this trait that leads us to social self-slavery and the destruction of nature. The failures of the past must be reanalyzed according to a more precise anthropological theory, and more in tune with the discoveries of population genetics, sociobiology, paleontology of "modern men",

comparative linguistics, and comparative study of mythologies. The contribution of the disciplines of symbolization and speech should not be neglected. We can and will have to deduce from this approach, new proposals for a possible "redirection" of the cultural impetus towards a globality and an anthropocene which should be endurable by mother nature and the human kind.

Vol 7.



Denis Duclos, directeur honoraire de recherche au CNRS, anthropologue et philosophe politique. Il travaille depuis des années sur le phénomène de la Société-monde, de ses paradoxes, de ses difficultés, de ses peurs et de ses passions.

Depuis la nuit des temps, l'amour des "nôtres" s'accompagne en général de la haine des "autres". Mais aujourd'hui, à l'heure de la société-monde, les deux semblent devoir se confondre. Ce qui conduit à un paradoxe difficilement supportable, car amour et haine tendent à se changer l'un en l'autre, conduisant à une instabilité idéologique et psychique éprouvante. L'histoire des sociétés peut-elle aider à comprendre ce phénomène, même s'il n'a été qu'approché au plan de civilisations particulières par exemple ? Ce travail tente d'explorer la question à partir des exemples "canoniques" de la fin de la société gréco-romaine antique, ou de cas récents de mutation de mobilisations positives en haines sociales (l'Allemagne nazie, le Cambodge des Khmers rouges, le Rwanda...). La clef de la compréhension du "pourquoi en est-on arrivés là" paraît être cachée dans un effet psychique collectivisable : la paranoïa dont Freud soutenait que la devise était : "ce n'est pas moi qui t'aime, c'est toi qui me hais". Bref, une réversion d'amour en haine, et l'institution d'un miroir identitaire fatal. En société-monde, ce miroir-miroir est-il en train de se former aussi dans les regards du même Tout-Humain ? N'oublions pas que l'autoreférence est, comme paradoxe, une porte vers la folie individuelle ou collective.



La haine de tous les Humains envers tous les Humains

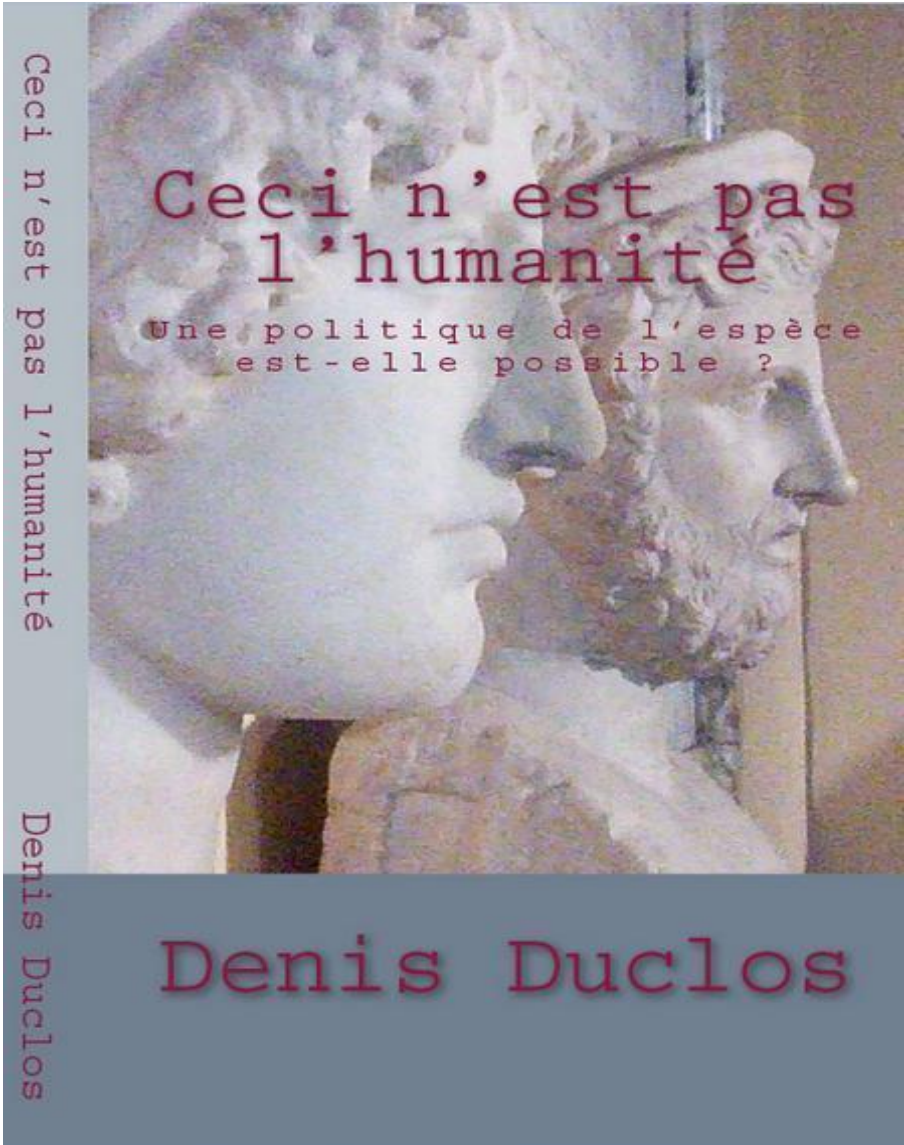
[Enquête sur une énigme]

Denis Duclos

Depuis la nuit des temps, l'amour des "nôtres" s'accompagne en général de la haine des "autres". Mais aujourd'hui, à l'heure de la société-monde, les deux semblent devoir se confondre. Ce qui conduit à un paradoxe difficilement supportable, car amour et haine tendent à se changer l'un en l'autre, conduisant à une

instabilité idéologique et psychique éprouvante. L'histoire des sociétés peut-elle aider à comprendre ce phénomène, même s'il n'a été qu'approché au plan de civilisations particulières par exemple ? Ce travail tente d'explorer la question à partir des exemples "canoniques" de la fin de la société gréco-romaine antique, ou de cas récents de mutation de mobilisations positives en haines sociétales (l'Allemagne nazie, le Cambodge des Khmers rouges, le Rwanda...). La clef de la compréhension du "pourquoi en est-on arrivés là" paraît être cachée dans un effet psychique collectivisable : la paranoïa, dont Freud soutenait que la devise était : "ce n'est pas moi qui t'aime, c'est toi qui me hais". Bref, une réversion d'amour en haine, et l'institution d'un miroir identitaire fatal dans lequel je ne me vois que dans l'image d'un Alter Ego fondamentalement « mauvais » (afin d'être consistant). En société-monde, ce miroir-mouroir est-il en train de se former entre deux images du même Tout-Humain ? N'oublions pas que l'autoréférence est, comme paradoxe, une porte vers la folie individuelle ou collective.

Vol 8.



Depuis quelques décennies, l'unification économique de la planète se poursuivant, la question de savoir "ce qu'est l'humanité" se trouve soulevée avec de plus en plus d'insistance. Une réponse qui semble tomber sous le sens est que l'humanité... c'est *l'espèce humaine*. Or ce n'est pas évident : l'espèce est un long continuum génétique remontant à des millions d'années. Le seul fait que certains de ses membres se soient mis à parler ensemble depuis 70 000 ans les autorisent-ils à se réclamer pour autant de sa réalité universelle ? Pouvons-nous prétendre dans le seul instant évolutionnaire où nous naissons, vivons et mourrons, à déterminer une politique "du genre humain" ? Et si nous en prenons la très lourde responsabilité, remplaçant ainsi l'expérience naturelle, quelle sagesse peut-elle nous aider à conduire l'espèce en son nom collectif, et dans une perspective longtemps soutenable pour la vie et pour nous-mêmes ?

In recent decades, with the economic unification of the planet going on, the question of "what is humanity" is being raised with more and more insistence. One answer that seems to make sense is that humanity ... is the human species. But this is not obvious: the species is a long genetic continuum dating back millions of years. Does the mere fact that some of its members have spoken together for 70,000 years allow them to claim as much of its universal reality? Can we claim in the only evolutionary moment when we are born, live and die, to determine a "human race" policy? And if we take this heavy responsibility, replacing the natural experience, what wisdom can help us to lead the species in its collective name, and in a long-lasting perspective for life and for ourselves?

Denis Duclos est un anthropologue politique en exil au fond de sa forêt burgonde pour mieux observer le litige du monde intermédiaire et bientôt écologique. Docteur d'Etat en science politique (Paris), et directeur de recherche au CNRS, il est préoccupé des grandes questions sociales ainsi que des grandes façons de se rassembler collectivement par les technologies.



Nous sommes indubitablement entrés dans la construction d'un monde "global", étendu à l'échelle de la planète. Certes, il y demeure quelques "grumeaux" -dictatures ou régimes peu conciliants-, mais tout cela est en train de s'estomper, de se fondre dans le grand TOUT. De sorte que les idéaux de société-mondiale et de "grande famille humaine" -qui semblaient encore des rêves inaccessibles au milieu du XXe siècle- sont en train de se conjoindre.

Mais justement : quand un idéal devient "réel", et surtout quand aucun autre ne peut le remplacer, n'en trouvons pas plutôt... dans un cauchemar ? A quelles conditions, pourrions-nous encore rêver... d'autre chose ? La seule solution qui nous reste pour rendre la mondialité supportable ne serait-elle pas d'y creuser de nouvelles divisions, de nouveaux territoires, au prix, sans doute d'une vexation de notre désir infantile de fusion et d'angélisation ?



Barcode Area

We will add the barcode for you.

Made with Cover Creator

DENIS DUCLOS



LA RÉALISATION

Denis Duclos

La réalisation

Délire du "Tous", dictature planétaire et libération

Nous sommes indubitablement entrés dans un monde "global" étendu à l'échelle de la planète. Certes, il y demeure quelques "grumeaux" -dictatures ou régimes peu conciliants-, quelques dirigeants désagréables rugissent encore (stupeurs et tremblements !), mais tout cela est en train de s'estomper, de se fondre dans le grand TOUT. De sorte que les idéaux de société mondiale et de "grande famille humaine" -qui semblaient encore inaccessibles au mitan du XXe

siècle- sont en train de se rejoindre. Mais justement : quand un idéal devient "réel", et surtout quand aucun autre ne peut le remplacer, n'entrons-nous-pas plutôt volontairement dans un cauchemar ? A quelles conditions pourrions-nous encore rêver... d'autre chose ? La seule solution qui nous reste pour rendre la mondialité supportable ne serait-elle pas d'y creuser de nouvelles divisions, d'y tracer de nouveaux territoires, au prix, sans doute, d'une vexation de notre désir infantile de fusion et d'angélisation ?

Vol 10

LA RENCONTRE

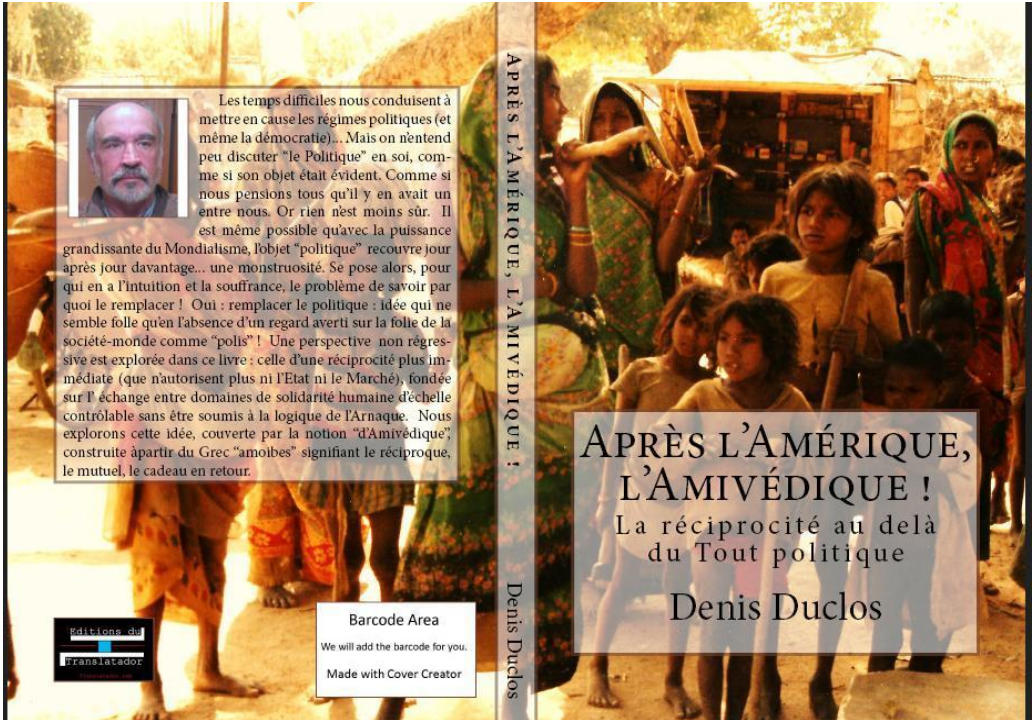


COMMENT LE SUJET HUMAIN
ET LE COLLECTIF PEUVENT SE
TOLÉRER POUR ÉPARGNER GAÏA

DENIS DUCLOS

Dans l'univers, l'infiniment petit et le plus grand espace dépendent l'un de l'autre. Peut-être en vient-il de même pour la relation entre chacun de nous et notre monde

terrestre ? A-t-on assez exploré l'effet de nos relations intimes, de nos paroles quotidiennes sur l'organisation de notre société-monde ? la façon dont nous nous rencontrons, la liberté que nous nous accordons -avant même d'échanger un mot-, joue sans doute plus que nous croyons sur celle dont se construisent nos accords, nos institutions, et finalement notre planète humaine. Il est possible que son avenir comme monde supportant nos pluralités et sa propre diversité soit étroitement lié à la respiration de nos atomes de relations sociales.



Les temps difficiles nous conduisent à mettre en cause les régimes politiques (et même la démocratie)... Mais on n'entend peu discuter "le Politique" en soi, comme si son objet était évident. Comme si nous pensions tous qu'il y en avait un entre nous. Or rien n'est moins sûr. Il est même possible qu'avec la puissance grandissante du mondialisme, l'objet "politique" recouvre jour après jour davantage... une monstruosité. Se pose alors, pour qui en a l'intuition et la souffrance, le problème de

savoir par quoi le remplacer ! Oui : remplacer le politique. Idée qui ne semble folle qu'en l'absence d'un regard averti sur la folie de la société-monde comme *polis*. Une perspective non régressive est explorée dans ce livre : celle d'une réciprocité plus immédiate (que n'autorisent plus ni l'Etat ni le Marché), fondée sur l'échange entre domaines de solidarité humaine d'échelle contrôlable sans être soumis à la logique de l'Arnaque. Nous explorons cette idée, couverte par la notion "d'Amivédique", construite à partir du Grec "amoïbes", signifiant le réciproque, le mutuel, le cadeau en retour. Il existe de nombreuses expériences en cours dans cette dimension (monnaies locales, économies solidaires, échanges équitables, marchés autonomes, circuits courts, etc.). Nous abordons plutôt ici, en amont, les conditions théoriques et philosophiques d'une constitution de la "réciprocité" en droit humain

Vol 12.



DEMAIN, LA PLANÈTE
“PLURALITÉ”

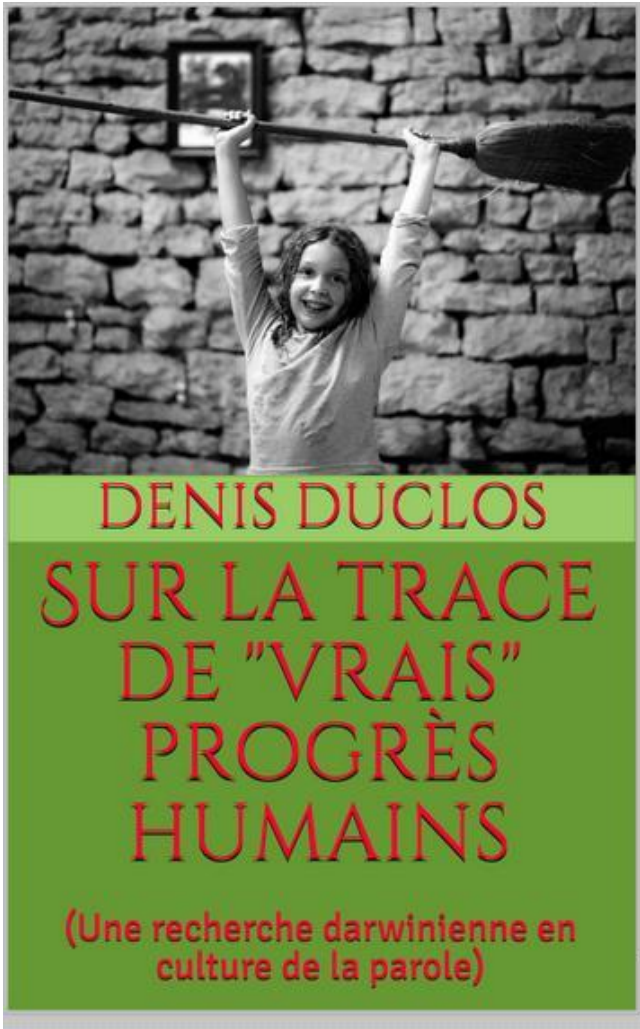
Denis Duclos

Instaurer la pluralité dans une société-monde n'est pas chose aisée. Elle est d'abord difficile à penser parce que l'universalité interdit la comparaison et donc la parole.

Elle nous enlève les mots de la bouche pour ne laisser que les scories d'une "politically correctness", autre nom d'un Surmoi planétaire aussi hypocrite que terne. Ce livre, travail d'une vie d'anthropologue libre, est consacré à l'étude systématique des conditions de la pluralité pour notre époque et surtout pour l'avenir. Il s'agit de comprendre quelle division entre grandes dimensions anthropologiques est irréductible à une géogestion. En un temps où les Etats-Nations, eux-mêmes institués comme totalités organiques souveraines, sortes de "Moi" sociétaux, deviennent de simples arrondissements d'un Etat-Monde en formation accélérée, il faut penser les souverainetés et les territoires qui seront nécessairement appelés à les dépasser... afin de restaurer des choix possibles pour les sujets humains. Sans préfiguration de ce qui attend l'humanité planétisée, nous risquons d'emporter nos propres descendants dans un totalisme auprès duquel les "massifications" du XXe siècle n'auront été que des préludes presque bénins. Il nous faut participer à la recherche de catégories politiques nouvelles, ne serait-ce que parce que nos descendants... sont encore bien en peine d'y songer ! Or, si l'unicité, l'unarité et l'unité de la société-monde deviennent inéluctables, elles aboutissent inéluctablement à une autoréférence paradoxale et donc une confusion complète. La mondialité ne survivra de façon supportable et soutenable qu'en tant que berceau d'une pluralité de grandes façons collectives de vivre à la surface du monde commun. Quelles façons collectives de vivre ? Quelles passions ? Quelles dimensions anthropologiques ? Au moins quatre candidates se présentent à la réflexion approfondie : la dimension de

la nature, celle de l'urbanité, celle de la technologie et celle de la culture. Et si celles-ci ont régné tour à tour sur l'humanité au cours des derniers millénaires -nature pour les grands empires nomades, ville pour Rome, culture pour les réseaux de moines-copistes, ou encore technologie déferlante pour la technobureaucratie actuelle, il ne peut être question que la société-monde en formation soit réduite par l'une de ces dimensions. Les Humains en deviendraient encore plus fous qu'ils ne le sont déjà. Mais construire des modèles pluralistes de l'avenir exige à la fois de l'imagination et de la prudence. Cela implique aussi de tenir compte des formes passées et présentes de pluralités, car ce n'est pas la première fois que les Humains rencontrent le problème à diverses échelles. La seule différence est que l'actuelle mondialité doit produire sa pluralité en tenant compte d'une absence d'extériorité réelle (en dépit des fantasmes de la science fiction), et de sa propension à se retourner contre ses participants pour en faire des assujettis passifs et "rangeables"

Vol 13.



Le pire n'est jamais sûr, mais, ajoute Darwin dans "The Human Descent", le progrès non plus. L'auteur explore

ici, ce qui, à vue d'humains, peut apparaître comme de la merveilleuse avancée, bien que proche du précipice. Où se trouve le chemin qui se tient à distance respectueuse sans renoncer pourtant à avancer ? La question sera adressée surtout à la culture humaine en tant qu'elle est notre bagage spécifique, et de ce fait, contient notre outillage principal, avec ses qualités et ses défaillances possibles. Sera exploré particulièrement le trait qui nous différencie des autres animaux et de nos frères primates : la parole, à la fois collective et individuelle. Le problème est le suivant : si elle doit relier ces deux aspects inévacuables de l'Humain, pourquoi nous précipite-t-elle si aisément soit du côté du collectif de masse écrasant toute individualité, soit du côté d'un sujet solipsiste qui se regarde le nombril, indifférent aux autres ? En observant attentivement nos actes de parole, nous nous demanderons comment le lien entre respect mutuel, "non déterminateur de chacun par autrui", et intérêt général, voire universel, pourrait être préservé sur des durées suffisantes pour ne pas sombrer dans n'importe quelle ornière historique. Entre les ronds-points où l'on discute par tous les temps sans s'agresser (à défaut d'arbres à palabre dans nos sociétés techniques) et les immenses cascades d'ordres informatisés qui nous régendent du haut des satellites et de leurs maîtres, la "solution" -protectrice des humains *et* de l'héritage naturel- ne passe-t-elle pas par un changement de la culture de la "parole-ensemble" ? Changement visant explicitement une ouverture sans bornes à la liberté de parole *et* une connaissance exigeante de nos nécessités d'espèce ?

Denis Duclos, le 2 juin 2019